

En guise de prologue

Menstruum universale

La dissolution littéraire

*Tell me, oh tell! what kind of thing is Wit, Thou who
Master art of it;*

*For the First matter loves Variety less; Less Women lov't,
either in Love or Dress. A thousand different shapes it bears*

*Comely in thousand shapes appears; Yonder we saw it
plain, and here 'tis now, Like Spirits in a Place, we know not
How.*

COWLEY, *Ode of Wit*, 1656

Le *Witz* comme principe des affinités est en même temps
le *menstruum universale*.

NOVALIS

I

Il s'agit ici d'*aborder*, sans plus, l'étude d'un objet presque perdu de l'histoire littéraire et philosophique, d'un objet qui à vrai dire n'a jamais eu jusqu'ici droit de cité dans l'une ou l'autre de ces histoires : le *wit*, ou dans l'allemand qui est sa langue la plus propre (tandis que la littérature anglaise, de Sterne à Joyce, est son espace de jeu favori), le *Witz*. Le *Witz* appartient à peine à la littérature, ou pour ainsi dire de justesse et par le bas ou par la bande ; il n'est ni genre, ni style, ni même figure de rhétorique. Il



Demande

n'appartient pas plus à la philosophie, n'étant ni concept, ni jugement, ni argument. Il est pourtant capable de tenir tous ces rôles, mais par dérision.

Et cependant il est capable aussi d'occuper avec le plus grand sérieux des positions décisives : le *Witz* fait dans l'histoire quelques rares mais remarquables apparitions dans des positions maîtresses. Sterne, dans la préface de *Tristram*, revendique contre Locke les droits du *wit* par une argumentation qui revient à assigner dans le *wit* la propriété essentielle de tout le genre philosophique. Les fondateurs du romantisme allemand – les Schlegel, Novalis, Bernhardi, à côté d'eux Jean-Paul et plus tard Solger – font du *Witz* un motif capital, voire le principe d'une théorie qui se veut à la fois esthétique, littéraire, métaphysique et même sociale et politique. Freud, enfin, écrit sur le *Witz* son premier ouvrage consacré à l'esthétique, où il construit le principe de ce qui définira pour lui jusqu'au bout le plaisir esthétique.

Mais ces apparitions sont d'une nature telle que, chaque fois, c'est plutôt leur disparition qui est remarquable. Le débat de Sterne contre Locke est, de son propre aveu, si peu sérieux que ni la philosophie ni la théorie des romantiques d'Iéna ne peuvent « vraiment » le prendre en compte. Dans la théorie d'Iéna, le *Witz* est plus encore que d'autres motifs voué à l'existence éphémère qui caractérise ce moment théorique, limité à une poignée d'écrits fragmentaires, à peu près improductif d'œuvres littéraires, et vite remplacé par ce que l'on appelle le plus couramment « le romantisme ». Quant à Freud, malgré l'importance de bien des questions abordées dans le *Witz*, il n'est jamais revenu (autrement que par de fugitives mentions) après 1905 ni sur le thème ni sur l'ouvrage – ce qui contraste avec les nombreuses reprises de la *Traumdeutung* et des *Trois essais*.

Le *Witz* ne tient pas les positions que la théorie – quelle qu'elle soit – peut vouloir lui faire occuper. Il les occupe, certes – et dans le romantisme il va jusqu'à occuper d'un seul coup la position d'un Absolu métaphysique (« l'essence de la vérité est d'être *Witz* ; car toute science est *Witz* de l'intelligence, tout art est *Witz* de la fantaisie, et toute pointe n'est *witzig* que pour autant qu'elle rappelle le *Witz* de la vérité », écrit Bernhardi dans sa *Théorie du*





En guise de prologue

langage en 1803) – mais il ne s’y installe pas, il ne fait pas, ou à peine, système, il ne fait pas, ou à peine, école – il se soustrait en quelque sorte à l’œuvre comme à la pensée. Les érections du *Witz* sont aussi fulgurantes qu’instables.

Pourquoi donc prendre en compte un objet à peu près perdu, évanouissant, négligeable? Pourquoi s’intéresser à cette catégorie infime – à peine une catégorie d’ailleurs, imprécise et labile – qui se réduit le plus souvent à ce qu’est un « bon mot »? Ce n’est certes pas pour se procurer le plaisir à la mode d’aller sauver une Cendrillon de plus dans l’histoire, et de montrer avec éclat l’importance majeure de ce que tout le monde croyait insignifiant.

Notre intention peut d’autant moins être de cet ordre qu’en fait, aujourd’hui, presque tout le monde s’accorde à reconnaître au *Witz* une importance décisive. Ce quasi-consensus, jamais articulé pour lui-même, se marque au respect – pour ne pas dire, parfois, à la vénération – que l’on témoigne envers le *Witz*, aussi bien en tant que pièce obligée du dispositif psychanalytique qu’en tant que pièce non moins obligée de la littérature résolument moderne (toujours au moins en partie indétachable d’une « tradition » joycienne, que ce soit à travers le « nouveau roman » européen, à travers Faulkner, à travers Burroughs, ou même à travers Borgès – pour limiter arbitrairement les références). Une telle reconnaissance confine à la religion : il est presque tacitement entendu que le *Witz* a des vertus esthétiques et *théoriques* à nulle autre pareilles.

La question qui s’impose est dès lors extrêmement simple : comment l’insignifiant peut-il prendre une telle importance, et qu’est-ce que cette opération engage? Par ce premier aspect du moins, c’est donc non pas à l’insignifiance du *Witz*, mais au contraire à son « plein de sens » qu’il faut nous intéresser, dans son histoire littéraire et philosophique.

Ce qui engage simultanément une seconde question : si le « plein de sens » du *Witz* ne *tient* jamais, si toujours il s’évanouit ou s’écoule hors de lui-même, à quoi sommes-nous engagés ou entraînés par le *Witz*? C’est par là qu’il faudra s’intéresser – si l’on peut dire – à l’insignifiance du *Witz*. Mais il ne sera plus possible alors de simplement la relever et l’ériger comme cela a déjà eu lieu.





Demande

En d'autres termes, si le *Witz* – pour des raisons et dans un contexte qu'il va falloir mettre en place – a pu être nommé par Novalis le *menstruum universale*, c'est-à-dire dans le lexique de l'alchimie, le « dissolvant universel », c'est finalement (mais cela pourra-t-il faire une *fin*?) à la dissolution *même* que, dans le *Witz* et du *Witz* lui-même, il est inévitable d'avoir à faire. Avec la dissolution pourtant, il n'y a rien à faire – et peut-être ne peut-on même pas tenir un discours sur « elle ».

Mais avec cela, précisément, il n'y a rien à faire non plus ; que notre propre discours se dissolve, nous ne pouvons pas le décider, ni le prévoir, ni le vouloir, ni le maîtriser. Par principe, et bien que tout discours – celui-ci comme les autres – ne puisse avoir d'autre forme que le projet et le calcul d'une maîtrise. Il faut donc couper court, le plus sèchement possible, à notre introduction : notre propos, comme tel, ce que nous nous *proposons*, ne peut être que de tenter de maîtriser le plus complètement possible un objet désigné du nom de *Witz*.



II



Qu'appelle-t-on *Witz*? Plusieurs choses, en tout cas, parfois réunies ensemble et parfois distinguées, selon l'époque ou le contexte. À la fois donc et séparément, le *Witz*, c'est :

- ce genre particulier d'énoncés que l'on appelle les « jeux de mots », les « mots d'esprit », dans toute la diversité d'espèces que le genre peut recouvrir (du calembour au jeu avec la pure logique) ;
- un fonctionnement de ce type étendu à un procédé littéraire ou artistique d'une autre nature que le strict énoncé (par exemple, la page noire qui apparaît dans *Tristram*) ;
- la faculté psychologique capable de telles productions : c'est ce que désignent plus spécialement le *wit* anglais et l'*esprit* français (l'esprit de finesse, l'esprit ingénieux, etc.) ;
- le concept de la forme la plus générale revêtue par ces productions : il s'agit toujours d'une association ou d'une combinaison inattendue, surprenante ou non autorisée par les règles





En guise de prologue

ordinaires. Dans son état le plus proche d'un véritable « concept » – avec les romantiques –, le *Witz* a désigné de manière tout à fait générale l'union, le mélange (ou la dissolution) des hétérogènes.

Il n'est pas question de choisir entre ces acceptions, ni de les ordonner pour les étudier une à une. Aussi bien ne sont-elles pas des acceptions distinctes ni successives, d'un même terme. Chacune d'entre elles est jusqu'à un certain point inséparable des autres : le *Witz* est la « structure » d'une production, le *Witz*, qui requiert une faculté, le *Witz*. Ce qui signifie en outre que « le *Witz* » est en quelque sorte indissociable, jusque dans sa détermination sémantique, de l'expression « faire du *Witz* ». C'est-à-dire que le *Witz* en général (si une telle « généralité » peut être déterminée), ou *du Witz*, est indissociable de la forme et de la nature de l'énoncé, et d'un énoncé à son tour indissociable de celui qui l'énonce (du *Witz* de l'énonciateur donc aussi de l'énonciation, et, par inévitable contiguïté, du contexte, de l'occasion ou de la situation de l'énonciation). Le *Witz* est inextricablement – on va le vérifier – une notion logique, sémiotique, sémantique, psychologique, philosophique, sociologique et pragmatique (au sens de la pragmatique linguistique). L'*Ode of Wit* de Cowley dont on a pu lire un extrait en épigraphe témoigne de cette situation. Ajoutons ici un texte de la même époque qui n'a sans doute pas perdu toute sa pertinence aujourd'hui, et qui indique une approche du *Witz* tout autre mais tout aussi légitime que la nôtre :

Few people of distinction trouble themselves about the name of Wit, fewer understand it, and hardly any have honored it with their example. In the next class of people it seems best known, most admired, and most frequently practiced but their stations in life are not eminent enough to dazzle us into imitation. (Essai anonyme sur le *wit* dans *The Weekly Register*, London, 22 July 1732.)

Mais nous partirons, pour commencer à nous repérer dans l'espace ou dans le jeu de ce mot, de ce que la simple histoire du mot nous propose (de son histoire allemande puisque c'est le terme



allemand que nous retenons, mais l'histoire du *wit* anglais lui est pour une bonne part homologue).

Witz acquiert assez tard les acceptions que nous lui reconnaissons. *Witzi*, en ancien et en moyen-haut-allemand, désigne une faculté intellectuelle, sinon la faculté même de l'intelligence, l'intelligence comme sagacité, pouvoir naturel de discernement. En remontant sur la voie de l'étymologie, on rejoindrait toute la famille primitive du *savoir* pensé comme un *voir* : le *veda* sanscrit, l'*eidōs* grec, l'*Idée* platonicienne, l'*evidentia* latine-cartésienne ; mais au lieu de se déployer comme la croissance organique d'une racine originaire, l'histoire de cette famille, avec son *Witz*, nous ferait plutôt perdre tout sens propre du *savoir*. *Witzi*, c'est donc un savoir d'habileté, de calcul, de manœuvre. C'est ainsi qu'il se distinguera du *Wissen*, le savoir que l'on possède, dont on peut faire système et rendre raison – et restera plus proche de son autre jumeau, *Wise*, concept de la culture aristocratique et courtoise, et d'un savoir entendu comme raffinement. Plus tard viendra *Weisheit*, la sagesse (*wisdom*). Le *Witz*, quant à lui, se sera toujours plus spécifié du côté de la sagacité, de la perspicacité de l'esprit habile, avisé et délié, et par conséquent de cette intelligence que la nature est censée fournir et qui ne peut être enseignée : l'*ingenium* latin, le talent congénital de l'esprit, distingué de ses acquisitions ultérieures.

Le premier *Witz* aurait donc été le savoir qui ne s'acquiert pas, ni ne se démontre (les *mathemata*), mais le savoir qui voit, qui saisit d'un coup d'œil l'*idée*, et qui distingue avec lucidité.

Le mot garde le sens de cette faculté jusqu'au XVII^e siècle. Il est jusque-là du genre féminin. Il va devenir masculin, et déplacer son sens – non pas le transformer, mais l'investir dans une position et une fonction nouvelles. Ce changement de sexe et ce déplacement n'ont pas simplement lieu de l'intérieur de la langue allemande. Par un phénomène singulier, il y faut l'intervention de langues étrangères. Le *wit* anglais – nous le retrouverons – occupe alors déjà une partie du futur domaine du *Witz*. Mais sur le continent, par l'effet du privilège culturel que s'arroge la langue française – et de la méconnaissance de l'étranger qui en découle – c'est l'*esprit* qui tient ce rôle. L'*esprit*, au sens de l'expres-



En guise de prologue

sion « avoir de l'esprit », est à vrai dire loin de couvrir le champ du *wit*. Et c'est pourtant ce mot que les Allemands ne savent pas traduire; on dit en Allemagne : « esprit, comme disent les Français ». Et l'on dit, et l'on écrit en France que les Allemands n'ont pas d'esprit... En réplique, un poète allemand (Christian Wernicke) s'avisera que l'Allemagne a le *Witz* dans sa langue. Mais la mère de ce poète était anglaise.

Le *Witz* proprement dit, si l'on peut dire, le *Witz* dans la langue où il va déployer tout son concept, est donc issu d'une singulière querelle nationaliste. Des cultures, des langues, se représentant à elles-mêmes comme des identités, s'attribuant un *ingenium* propre, se glorifient d'avoir du *Witz* ou se méprisent de n'en avoir pas. Celle qui n'en a pas ne peut l'acquérir par importation – le *Witz* est intransportable, intraduisible – mais il se trouve, par chance ou faveur du Destin, qu'elle l'avait, sans le savoir. Le temps venu, Kant pourra écrire, dans l'*Anthropologie*, que la langue allemande a l'avantage de distinguer deux termes, *Witz* et *Geist*, là où le français, plus démuni, n'a que le mot *esprit*... Mais d'où venait l'esprit?



III

Nous tenterons de décrire la provenance de l'*esprit* – du *Witz*. Ou plus exactement ce que nous pourrions appeler la *génération* du *Witz*, en un double sens : à la fois la genèse ou l'engendrement du *Witz*, et – comme on dit la « *beat generation* » – l'âge ou l'époque du *Witz*. Le *Witz* survient en effet et marque toute une époque, comme par surprise – et il correspond en même temps à un processus d'engendrement permanent dans l'histoire de la littérature et de la philosophie. Ni genèse pure ni pur événement, le *Witz* naît et renaît toujours comme son héros, Tristram Shandy, dont l'identité est l'identité d'un *Witz* : Tristram naît bien du processus naturel de la génération, mais à la faveur d'un accident – sa mère troublant son père au moment décisif en lui rappelant de remonter la pendule – c'est-à-dire, comme l'explique Tristram, « par une de ces malencontreuses associations d'idées sans

